

LE VIOLON

Paraît tous les samedis.

L'abonnement est de 50 cents par année, inva-
riablement payable d'avance. Nous le vendons
aux agents huit cents la douzaine.
Toutes communications doivent être adressées
comme suit :

LE VIOLON,
45, Place Jacques-Cartier,
MONTRÉAL.

H. BERTHELOT, RÉDACTEUR.

MONTRÉAL, 2 JUILLET 1887



CORRESPONDANCE DE LADEBAUCHE.

IL ASSISTE AU JUBILÉ DE LA BOURGEOISE.

Londres, 22 juin 1887.

Mon cher VIOLON,

J'aurais manqué au plus sacré de mes de-
voirs si je ne m'étais pas rendu à Londres
pour assister au jubilé de Mame Victoire.

Je me suis rendu à la résidence de la
bourgeoise la veille de la fête, à la bru-
nante.

Lorsque je suis arrivé dans la cuisine les
servantes et les hommes de cour y menaient
le sorcier. Tout le monde se faisait aller
comme des queues de veaux. Les gens de
Mame Victoire étaient heureux de me voir
arriver pour leur donner un coup de main.
Je leur ai dit que je ne tirais jamais d'arrière
lorsqu'il s'agissait de travailler pour la maî-
tresse de la maison.

On avait descendu toutes les argenteries
et les bijoux de la bonne femme, son scep-
tre, sa couronne, son collier, ses bracelets
et ses diamants.

On avait délayé une couple de livres de
blanc de cyrus dans une grande terrine de
fer blanc afin de les éclaircir comme il le
fallait pour la grande fête. Je me suis char-
gé de la job, je saucé une grande libèche
de flanelle dans la terrine et puis je me suis
mis à frotter la couronne et le sceptre et au
bout d'une demi heure je les avais rendus
propres comme un sou neuf.

Ensuite la cuisinière m'a envoyé à la gro-
cerie du coin pour y cri une foule d'articles
qui lui manquaient pour le fricot. C'était
de la tête de clou, de la poudre à lever, des
crâqueurs, de la sariette, de l'essence de pa-
permanne, de l'huile de rose pour les che-
veux, de la menasse, des patagues nouvelles,
une grosse vessie de saindoux, deux briques
de savon jaune pour la cuisine et une demi
douzaine de palettes de savon d'odeur pour
les chambres des étrangers, des chandelles
de baleine, des tins de lobster et de sar-
dines un gallon de marinages, de la caston-
nade, du sucre blanc, des petits pois fran-
çais en cannes, deux boîtes de blacbol pour
le cirage, j'en avais un plein panier à rap-
porter

Il m'a fallu ensuite aller chez le marchand
de marchandises sèches pour des emplettes.

Parmi les choses que j'y ai achetées, il y
avait trois douzaines de jarrequières pour
des gros messieurs qui devaient assister à la
fête. La bourgeoise, lorsqu'elle veut faire
plaisir à ses amis, leur attache une jarre-
quière au jarrèt. Il parait que jamais un Ca-
nayen n'a pu arriver à cet honneur là, ça
viendra, peut-être un jour. Johnny s'y at-
tend un petit brin. J'ai acheté dans le même
magasin une couple de verges de cordonnet

en jim rabette pour relever les cheveux de
Mame Victoire lorsqu'on mettrait la grosse
couronne sur sa tête et trois verges de pa-
doue pour regarnir son bas de jupe.

Lorsque j'eus fini ces commissions la cui-
sinière me dit que la bourgeoise voulait me
voir dans la salle à dîner. Ça ne m'a pas
pris grand temps pour grimper l'escalier
quatre à quatre pour aller serrer la main de
cette bonne bourgeoise.

J'entraï dans la salle et elle m'offrit la
main.

Elle me fit signe de m'asseoir sur une chaise
à spring en mahogany.

— Comme ça, Ladébauche, tu as pris
la peine de venir jusque chez moi pour
mon jubilé ! C'est bien bon de ta part et je
t'en remercie beaucoup.

— Madame, lui répondis je, dès que j'ai
appris que vous faisiez votre jubilé le 21 de
ce mois-ci, j'ai fait mon paquet tout de suite
et je me suis mis en route. Une bourgeoise,
comme vous, qui traite si bien son monde
dans tous ses chantiers, mérite certainement
qu'on aille la saluer le jour de son jubilé. Il
y a une bonne escousse que les Canayens
ont eu une occasion comme celle-ci pour
vous montrer leur amitié. Je vous garantis
qu'à Montréal ils se proposent d'envoyer
fort. Ils font faire une grande drille de tous
les soldats de la ville au pied de la monta-
gne, en arrière du fort St-Jean-Baptiste.

Dans la soirée il y aura une grande inhu-
mation de toutes les grosses bâtisses de la
ville. A Bytown et à Québec y aura aussi
de fêtes à tout craquer ; je ne vous dis que
ça.

— Mon cher Ladébauche, tu ne saurais
t'imaginer comme j'ai du plaisir à appren-
dre que mes gens s'occupent comme ça de
ma fête.

Quand tu seras de retour dans ton pays,
tu leur diras de ma part, que je suis fière
d'être leur bourgeoise, et que je les remer-
cie de tout mon cœur pour leurs politesses.

Changement de propos, tu me vois pas
mal bardassée avec les préparations pour
mon jubilé, qui a lieu demain matin. Tu
vas voir mes enfants et mes petits enfants
s'ils ont l'air faraud. Je ne me suis pas
montré mal à main pour le fricot. Tu vas
en avoir une idée tout à l'heure lorsque je
te montrerai ce que j'ai dans la dépense. Je
te garantis que ça n'est pas piqué des vers.
Avance un peu par ici. Regarde-moi ce
qu'il y a sur le dressoir. Passe par ici. Tiens,
regarde sur les tablettes de la dépense.

L'eau me vint à la bouche, lorsque je vis
toutes les bonnes choses, que la bourgeoise
gardait pour ses invités.

Il y avait une grosse soupière de compote
de citrouille arrangée au sucre blanc, des
plâtes de tire-liche, des tartes à la ferlou-
che, des croquesignols, des tourquières au
porc frais, des tartes à la papoie, des grands
pères à la menasse, du blé d'Inde essivé,
des saucisses dans la coëffe, des prâlines de
sucre de pays, des galettes aux patagues et
au sarrasin, des soques de porc frais, des
sucreries en masse, des pines-cochines, de la
sacamité, en un mot tout ce qui se voit chez
les gros pendant les jours gras. Je vous gar-
antis que je me lèchais les barbes d'avance.
Mame Victoire, après m'avoir montré ce
qu'elle avait dans sa dépense, me fit entrer
dans son salon pour y voir les belles toilet-
tes et les beaux bijoux qu'on lui avait pré-
sentés pour sa fête. Il y avait des capines
en fine dentelle, des mouchoirs de poche en
soie de toutes les couleurs, des robes en sa-
tin avec des jupes piquées, un beau bosselle
à spring, des savates brodées pour dans la
maison, et des souliers français en cuir à
patente avec des rosettes sur le devant.

Quant aux bijoux, tous étaient en pur or,
des bracelets, des chaînes, des loquets et
des pendants d'oreille comme il ne s'en
vend pas dans le bas du marché Bonsecours.
Ma foi, je suis resté interbolisé en voyant
tout ce beau butin.

Pendant que j'étais dans la salle, Mame
Victoire m'a dit comme ça :

— Comment as-tu laissé Johnny et ses
amis ?

— Comme ci, comme ça. Johnny paraît bien
fatigué des travaux du chantier. Je ne serais

pas du tout surpris, si vous receviez sa visite
un de ces quatre matins. Il a un peu besoin
de repos et une tripe sur la mer ne lui ferait
que du bien. Chapleau a failli devenir fore-
man d'une autre concerne et on a cru long-
temps qu'il allait lâcher le chantier de By-
town pour celui de Québec où la "drive"
n'est pas aussi difficile. Les amis se sont
mis après lui et ont réussi à le garder avec
eux. Ça n'empêche pas qu'il y a une belle
place de foreman à donner, celle de Mas-
son. Johnny est aujourd'hui bien en peine
pour savoir à qui donner. La cambuse se
trouve à Spencer Wood et on dit que l'air
que l'on respire par là n'est pas bon du
tout pour les pommions. Les raftmen n'y
font pas de vieux os, malgré que l'ordinaire
y soit bien bonne.

Il y a aujourd'hui des voyageurs bien
"rough" à Québec.

C'est la "crowl" à Mercier et je vous
assure qu'elle est difficile à conduire. Ces
gens-là sont engagés pour un an et il faudra
bien les endurer. Mais on espère que l'an-
née prochaine Mercier et ses hommes ne
seront plus dans le chantier. Faut vous dire
aussi, madame, qu'il y en a beaucoup qui
cherchent la place de Masson.

Il y a l'ancien foreman Robitaille, il y a
Desjardins et deux ou trois autres. Johnny
fait toujours son serpent. Il ne veut dire à
personne qui est celui qu'il va nommer pour
remplacer Masson.

Dans tous les cas, Madame, vous pouvez
vous attendre à voir Chapleau dans une
quinzaine de jours. Je crois qu'il est décidé
à faire un voyage en France, en passant par
chez vous.

— Je serais bien contente de le recevoir.
J'espère qu'il me restera assez de sirage pour
lui en passer un peu. Je t'assure, mon cher
Ladébauche, que j'en fais une grosse dé-
pense pendant mon jubilé.

Excuse moi, il faut que j'aille voir mes
petits-enfants. Je les entends qui font du
train dans la maison. A tantôt.

La bourgeoise me quitta et je retournai
à la cuisine pour aider les servantes à faire
l'ordinaire en attendant le fricot.

Je ne te parle pas de la procession, des
adresses et de toutes les cérémonies du jubi-
lé, le télégraphe a dû vous apprendre ça
avant moi. Je repars demain pour le Cana-
da, car vous aurez absolument besoin de
moi pour certaines affaires qui vont se pas-
ser à Bytown et à Québec.

Tout à toi,

LADÉBAUCHE.

Echos de la St. Jean-Baptiste

M. L. O. David au banquet de la Saint-
Jean-Baptiste, dans la cathédrale de Saint-
Pierre, a répondu à la santé de la France,
noire mère-patrie.

Dans le brillant discours qu'il a prononcé
en cette circonstance nous avons relevé la
paillette suivante :

« Depuis dix-huit siècles la France est
l'honneur de l'humanité. »

Avouons que la note est un peu forcée.

Il y a dix-huit siècles la France n'était
pas encore à l'état d'embryon. Il y avait
les Gaules qui se faisaient gauler par les
Romains.

Ce lapsus de M. David nous rappelle le
vers de Victor Hugo dans le *Roi s'amuse* :
Pour le sang des Portius noble depuis mille ans.

La prédiction du VIOLON au sujet de la
Saint-Jean-Baptiste s'est réalisée à la lettre.
La pluie a empêché la procession qui a dû
être ajournée au lendemain.

En vertu du dicton :

Un dîner réchauffé ne valut jamais rien

la procession ajournée n'a pas eu le succès
des démonstrations des années précédentes.

Un grand nombre de sections n'ont pu
répondre à l'appel du comité.

Il y avait par exemple la chambre de
Commerce Française qui devait fournir un
contingent de 300 personnes ; lorsque la
procession s'est organisée deux membres
seulement MM. M. Dufresne et G. Parent
ont fait acte de présence.

Lettre du Petit Baptiste à son Papa

Montréal, 25 juin 1887.

Cher Poupâ.

Comme tu n'étais pas à Montréal pendant
la St-Jean-Baptiste, je t'écris une lettre pour
te faire assavoir des nouvelles du pays.
C'est un petit garçon de mes amis qui écrit
pour moi tout ce que je veux te dire. Je
crois que St-Jean-Baptiste était bien fâché
cette année contre les Canayens de Mont-
réal parcequ'il a mouillé à siaux pendant
toute la veille de la fête. Il y avait tant de
vase dans les rues que la procession n'a pu
marcher. La procession a été remise à ven-
dredi.

Ce jour-là il n'y avait pas beaucoup de
monde. Si on était de la procession les
enfants des Frères, elle n'aurait pas été lou-
gue du tout.

Les Canayens du Côteau St-Louis, de
St-Jean-Baptiste, de la Côte St-Paul, de
St-Henri, de St-Cunégonde et de Notre-
Dame de Grâces sont restés chez eux,
mais j'ai vu le Docteur Lanctot et M.
Madore qui marchaient dans la procession.
Je leur ai entendu dire à quelqu'un qu'ils
étaient des délégués de St-Henri.

Je n'ai rien vu d'extraordinaire, excepté
M. Urgèle Denis, l'avocat, qui faisait son
fier avec un grand collier d'or. Il y avait
un curé et deux messieurs avec lui. Devant
eux étaient environ dix petits garçons. Un
de ces petits garçons m'a dit que c'était la
St-Jean-Baptiste de la Pointe St-Charles.

La seule chose que j'aie vue de nouveau
dans la procession, c'était la société des
chasseurs.

Ils étaient tous à cheval avec des garibal-
dis gris et des fusils. Il y avait le président,
le secrétaire et le trésorier de la société, les
autres membres n'étaient pas dans les rangs
parce que je crois qu'ils étaient allés à la
chasse.

Dans la soirée je suis allé dans l'église
St-Pierre de Rome où il y avait le banquet
de la St-Jean-Baptiste. Je t'assure qu'il y
avait pas gros de monde.

La moitié des tables avait de la pratique
seulement. Il fallait être coppé pour manger
là. On payait deux piastres par billet. On
avait mis comme une manière de clôture
autour des mangeurs pour les séparer du
monde qui payait 25 cts pour entendre les
speech et la musique.

Poupâ, c'était bien drôle de voir ça ; les
belles gueules à \$2 et les pauvres oreilles à
25 cts. Mlle Tessier a bien chanté, mais les
speeches n'étaient pas le loup. Les dames
qui servaient les tables étaient bien gentilles
mais ça me faisait pitié de voir qu'elles
avaient si peu de pratiques et que tant de
beau butin allait se gaspiller.

Poupâ, je crois dans le fond que l'affaire
a fiolé parce qu'il y avait trop de rouges et
de castors dans la conçarne.

Beaugrand était là, c'est lui qui a porté
la bad lock, comme c'est lui qui a fait venir
la grosse picote quand tu m'as fait maximiser
par le docteur de la corporation.

J'avais le cœur bien gros en voyant que
ça allait si mal.

Quand les gens qui étaient à table eurent
fini de manger, ils sont venus offrir les
tickets pour 50 cts au monde qui était der-
rière la clôture. Mais ça n'a pas pris. Ils
ont répondu : on ne mange pas les restants
des autres.

On a pas eu beaucoup de *sun* à entendre
les speeches, parceque on était trop loin.

Poupâ, ce qui m'a le plus interbolisé
dans l'affaire c'était d'entendre jouer l'air
de la *Marseillaise* par la Bande de la Cité
dans la Cathédrale de St-Pierre, tout au ras
du tombeau de Mgr. Bourget et de Mgr.
Lartigue. Si je m'en rappelle bien, le
grand vicaire Trudel nous a dit que c'était
un air défendu. Aussi dans l'*Etendard* on
ne disait pas que la bande avait joué cet
air-là.

Veux-tu que je te le dise, poupâ, ma
grande conscience du bon ieu, je crois que
c'est Beaugrand qui l'a fait jouer.

C'est bien drôle tout de même, de voir
Beaugrand au banquet avec sa machine de
franc-maçon à sa chaîne de montre et fai-